

La Pologne et les sympathies des Alliés

« C'est à Constantinople et c'est sur le Bosphore que vous retrouverez Varsovie... » dit M. Louis Martin, sénateur du Var.

Notre confrère Polonia publie à l'occasion de la Noël un splendide album « Polonia-Album » consacré à la France et à la Pologne à travers les siècles. De ce bel ouvrage, nous détachons l'article suivant de Louis Martin :

L'amour de la Pologne est, au cœur de tous les Français, un sentiment national ; il constitue pour chacun de nous comme un prolongement de l'amour de la patrie.

N'a-t-on pas dit des Polonais qu'ils étaient les « Français du Nord », et ce peuple, chevaleresque, héroïque, sensible et désintéressé, n'a-t-il pas exactement gardé, comme un précieux héritage, les qualités qui nous émeuvent le plus ? Si certaines nations de l'Europe ont oublié que la Pologne fut le boulevard inexpugnable de la civilisation contre la barbarie ottomane, arrêtée dans sa course par l'épée victorieuse de Jean Sobieski, nous continuons à nous en souvenir, avec un sentiment toujours nouveau de pieuse reconnaissance.

Pour la France, éprise de droit et d'idéal, le nom de la Pologne représente surtout la plus formidable revendication de nationalité qu'il soit possible de concevoir. Ce sentiment n'a jamais fléchi parmi nous. Notre sol a été bouleversé par les révolutions : les vérités et les gouvernements d'une époque ont été tour à tour remplacés par des gouvernements différents et des vérités nouvelles : une chose est restée stable, solide, impérissable, parmi ces changements incessants, l'amour de la Pologne pour laquelle successivement toutes les générations, tous les partis, tous les régimes ont fait des vœux. La Révolution et l'Empire, la Restauration et la Monarchie de juillet, 1830 et 48 ont également envisagé la Pologne comme une nation dont l'affranchissement importait aussi bien à la conscience de l'Europe, libérée de ce remords vivant, qu'à sa sécurité.

Sous le second Empire, l'opposition par la voix de Jules Favre et le gouvernement par l'organe de son ministre Billault, rivalisaient d'ardeur en faveur de la Pologne : « Il n'est pas un peuple civilisé, disait M. Billault, il n'est pas un homme politique ayant quelque idée généreuse et un cœur dans sa poitrine qui ne sympathise à de tels malheurs (ceux de la nation polonaise). Mais il y a plus que du sentiment dans cette question : il y a aussi le grand intérêt de la paix de l'Europe. » Et Jules Favre qui, dès cette heure, prévoyait l'alliance russe et l'appelait de tous ses vœux, regrettait que la question de Pologne qu'il ne fallait pas laisser prescrire, s'interposât entre cette alliance si nécessaire et le sentiment national.

Cet antagonisme a aujourd'hui disparu. Le manifeste du grand-duc Nicolas, la confirmation solennelle dont il a été suivi, de récentes paroles émanées également d'une bouche officielle et autorisée, nous donnent l'assurance que la Pologne, après les jours d'amère tristesse que lui réserve

hélas ! encore la guerre, connaîtra des res plus douces. Sa libération, une fois commencée, s'achèvera peu à peu, par la force même des choses, et Lazare se relèvera de son tombeau.

C'est en vain que les empires de race s'efforcent de tendre un piège à la Pologne en proclamant à haute voix son affranchissement, tandis qu'ils la vouent en fait à la plus dure servitude. Comble de dérision, la couronne qu'ils placent sur sa tête n'est qu'une couronne d'épines et la Prusse, qui fait du martyre incessant de la Pologne des clauses immuables de sa politique, qui garde, accablées sous sa main des provinces polonaises qu'elle s'est appropriées, proclame la liberté de la Pologne russe à laquelle ne donne aucun droit, et dont elle vide de force les villes et les villages pour peupler ses régiments et faire de ses soldats polonais sa chair à canon. Ce drapeau, il est vrai, un chiffon de papier, semblable à celui qu'elle a déchiré en Belgique à celui qu'elle a fait lacérer par les Turcs au détriment des Arméniens, à celui qu'elle a foulé aux pieds au détriment des catholiques du Sleswig. Mais l'Allemagne sera vaincue et ce qui la dispensera de fausser sa parole une fois de plus, et le droit et la force trouveront dans le même camp, et ils battront ensemble pour la libération des peuples opprimés.

Tout ce que la Pologne peut attendre de la France, elle est certaine que la France, dans la mesure de sa force et de son influence le fera ; elle sait qu'en dépit d'une bureaucratie surannée, notre loyale alliée la Russie et son chef suprême, le tsar Nicolas aux nobles initiatives, feront beaucoup pour la Pologne. Et la génération présente verra le commencement de la réalisation du rêve aimé des générations qui ont précédé. N'est-il pas singulier d'entendre Lamartine parler dès 1835 de « cette généreuse nation polonaise à laquelle nous devons nos efforts, et à laquelle peut-être un jour devons-nous même du sang », il ajouta : « Il n'y a aucune solution possible pour la question polonaise, à moins d'une conflagration générale. La solution de la question de Varsovie, n'est pas à Varsovie, n'est pas à Londres, elle est à Constantinople. »

C'est à Constantinople et c'est sur le Bosphore que vous retrouverez Varsovie... dit le discours qui se ressent, sur d'autres questions des préoccupations et des préjugés du temps, avait ici dit juste et vrai. Et le nom de la Pologne, ce nom qui ne réveille que des idées sublimes de liberté et d'héroïsme, selon le mot du professeur Ortolan dans son cours de droit constitutionnel de 1831 à la Faculté de Paris, redeviendra, par l'effort commun et la victoire des Alliés, celui d'une grande nation dont les tronçons épars se réuniront pour de nouvelles et grandes destinées.

* Louis Martin,
Sénateur du Var.